

LA PHASE PHALLIQUE
ERNEST JONES - 1932
(Traduction Valérie VIE - Uzès, juin 2026)

Communication présentée brièvement au XIIe Congrès psychanalytique international, Wiesbaden, 4 septembre 1932, et dans son intégralité devant la British Psycho-Analytical Society, les 19 octobre et 2 novembre 1932. Publiée dans l'International Journal of Psycho-Analysis, vol. XIV, 1933.")

Si l'on étudie attentivement les nombreuses contributions importantes apportées au cours des dix dernières années, notamment par des femmes analystes, aux problèmes reconnus obscurs du développement précoce de la sexualité féminine, on perçoit une disharmonie indéniable entre les différents auteurs, et cette disharmonie commence à se manifester également dans le domaine de la sexualité masculine. La plupart de ces auteurs se sont louablement attachés à souligner les points d'accord avec leurs collègues, de sorte que la tendance à la divergence d'opinions n'a pas toujours trouvé à s'exprimer pleinement. Mon propos ici est de l'examiner sans réserve, dans l'espoir de la cristalliser. S'il y a confusion, il est souhaitable de la dissiper; s'il y a divergence d'opinions, nous devrions, en la définissant, être en mesure de nous poser des questions fécondes pour la recherche. À cette fin, je choisirai comme thème la phase phallique. Elle est assez circonscrite, mais nous verrons qu'elle ramifie vers la plupart des problèmes les plus profonds et les plus non résolus. Dans une communication présentée au Congrès d'Innsbruck en 1927, j'ai avancé l'hypothèse que la phase phallique dans le développement de la sexualité féminine représentait une solution secondaire du conflit psychique, de nature défensive, plutôt qu'un processus développemental simple et direct; l'année dernière, le professeur Freud a déclaré cette hypothèse tout à fait insoutenable. Dès cette époque, je nourrissais des doutes analogues sur la phase phallique chez le garçon, sans les exposer alors, car ma communication concernait exclusivement la sexualité féminine; le Dr Horney a

récemment exprimé un scepticisme quant à la validité du concept de phase phallique masculine, et je saisisai cette occasion pour commenter les arguments qu'elle a avancés.

Je vous rappellerai d'abord que dans la description freudienne de la phase phallique, le trait essentiel commun aux deux sexes était la croyance qu'il n'existe dans le monde qu'un seul type d'organe génital, le masculin. Selon Freud, cette croyance tient simplement au fait que l'organe féminin n'a pas encore été découvert à cet âge par l'un ou l'autre sexe: les êtres humains sont ainsi divisés, non entre ceux qui possèdent un organe masculin et ceux qui possèdent un organe féminin, mais entre ceux qui possèdent un pénis et ceux qui n'en possèdent pas: la classe des possesseurs de pénis et la classe des castrés. Le garçon commence par croire que tout le monde appartient à la première classe, et c'est seulement à mesure que ses angoisses s'éveillent qu'il commence à soupçonner l'existence de la seconde. La fille adopte le même point de vue, si ce n'est qu'il faudrait employer ici l'expression correspondante, «classe des possesseurs de clitoris»; et c'est seulement après avoir comparé son propre organe avec le génital masculin qu'elle se forme la conception d'une classe mutilée, à laquelle elle appartient. Les deux sexes s'efforcent de refuser la croyance en la seconde classe, et pour la même raison, à savoir le désir de ne pas croire à la réalité supposée de la castration. Ce tableau esquissé par Freud vous est familier à tous, et les faits d'observation aisément disponibles dont il est tiré ont été maintes fois confirmés. L'interprétation de ces faits est cependant une autre affaire, et elle n'est pas aussi aisée.

J'attirerai maintenant votre attention sur une considération qui est implicite dans l'exposé de Freud, mais qui mérite d'être davantage soulignée dans un souci de clarté. Il semblerait qu'il existe deux stades distincts dans la phase phallique. Freud, je le sais, appliquerait le même terme, «phase phallique», aux deux, et ne les a donc pas explicitement subdivisés. Le premier, appelons-le la phase proto-phallique, serait marqué par l'innocence ou l'ignorance, du moins dans la conscience, là où il n'y a aucun conflit sur la question en cause, l'enfant supposant avec assurance que le reste du monde est constitué comme lui et possède un organe masculin satisfaisant, pénis ou clitoris selon le cas. Dans le second stade, la phase deutéro-phallique, il y a un soupçon naissant que le monde est divisé en

deux classes: non pas masculin et féminin au sens propre, mais possesseurs de pénis et castrés (bien que les deux classifications se recoupent assez étroitement, à vrai dire). La phase deutéro-phallique paraît plus névrotique que la proto-phallique, du moins dans ce contexte particulier. Car elle est associée à l'angoisse, au conflit, à l'effort pour refuser d'accepter ce qui est ressenti comme la réalité, c'est-à-dire la castration, et à une insistance surcompensatoire sur la valeur narcissique du pénis du côté du garçon, mêlée d'espoir et de désespoir du côté de la fille.

Il est évident que la différence entre les deux phases est marquée par l'idée de castration, liée selon Freud, dans les deux sexes, à l'observation effective des différences anatomiques entre les sexes. Comme on le sait, il est d'avis que la crainte ou la pensée d'être castré a un effet affaiblissant sur les impulsions masculines des deux sexes. Il considère que chez le garçon elle l'éloigne de la mère et renforce l'attitude phallique et homosexuelle, c'est-à-dire que le garçon renonce à une part de son hétérosexualité incestueuse pour sauver son pénis; tandis que chez la fille elle produit l'effet contraire, plus heureux, de la pousser vers une attitude féminine et hétérosexuelle. Selon cette vue, le complexe de castration affaiblit donc la relation oedipienne du garçon et renforce celle de la fille; il pousse le garçon dans la phase deutéro-phallique, tandis qu'après une protestation temporaire à ce niveau, il pousse la fille hors de la phase deutéro-phallique.

Comme le développement du garçon est supposé être mieux compris, et est peut-être le plus simple des deux, je commencerai par lui. Nous connaissons tous la qualité narcissique de la phase phallique, qui atteint son maximum vers l'âge de quatre ans selon Freud, bien qu'elle soit certainement manifeste bien avant cela; je parle ici surtout de la phase deutéro-phallique. Cette phase présente deux différences essentielles avec les stades antérieurs: premièrement, elle est moins sadique, le principal vestige en étant une tendance aux fantasmes d'omnipotence; deuxièmement, elle est plus centrée sur soi, le principal attribut allo-érotique subsistant étant son aspect exhibitionniste. Elle est donc moins agressive et moins reliée aux autres personnes, notamment aux femmes. Comment ce changement s'est-il produit? Il semble s'agir d'un changement en direction du fantasme et à l'écart du monde réel du contact avec autrui. Si tel est le cas, cela justifierait en soi un soupçon

qu'un élément de fuite est présent, et que nous n'avons pas affaire à une simple évolution naturelle vers une réalité plus grande et un ajustement plus développé.

Ce soupçon est très manifestement confirmé dans un ensemble de circonstances, à savoir lorsque la phase phallique persiste à l'âge adulte. En appliquant le microscope psychanalytique à l'investigation d'un problème difficile, nous pouvons user de la magnification familière qu'offre la névrose et la perversion. L'élucidation des facteurs opérants fournit des repères pour orienter notre attention dans l'examen du soi-disant normal; c'est, comme on s'en souvient, la voie qu'a suivie Freud pour parvenir en général à la sexualité infantile du normal. Or, avec ces cas adultes, il est assez facile d'établir la présence de facteurs secondaires dans la vie sexuelle, facteurs de peur et de culpabilité notamment. Le type que j'ai particulièrement à l'esprit est celui de l'homme, souvent hypocondriaque, préoccupé par la taille et la qualité de son pénis (ou de ses substituts symboliques), et qui ne montre que de faibles impulsions envers les femmes, avec en particulier une impulsion à la pénétration notablement faible, voire inexistante; le narcissisme, l'exhibitionnisme (ou une modestie excessive), la masturbation et un degré variable d'homosexualité sont des traits accompagnateurs fréquents. En analyse, il est aisément constaté que toutes ces inhibitions sont des répressions ou des défenses motivées par une angoisse profonde; je discuterai prochainement de la nature de cette angoisse.

Nos regards étant ainsi aiguisés par de telles expériences quant au caractère secondaire du phallicisme narcissique, nous pouvons maintenant nous tourner vers des attitudes similaires dans l'enfance, en référant toujours à la phase deutéro-phallique dans ses exemples prononcés, et je soutiens que nous y trouvons des preuves abondantes permettant de parvenir à une conclusion analogue. Pour commencer, le tableau est essentiellement le même. Il y a la concentration narcissique sur le pénis, avec des doutes ou des incertitudes sur sa taille et sa qualité. Sous la rubrique «Renforcement secondaire de la fierté pénienne», Melanie Klein a discuté dans son récent livre avec une grande précision la valeur du pénis pour le garçon dans la maîtrise des angoisses profondes de diverses sources, et elle soutient que l'exagération narcissique du phallicisme, c'est-à-dire la phase phallique, bien qu'elle n'emploie

pas ce terme à ce propos, est due à la nécessité de faire face à des quantités d'angoisse particulièrement importantes.

Il est remarquable de voir combien de la curiosité sexuelle du garçon à cette période, à laquelle Freud a accordé une attention particulière dans son article original sur le sujet, est mobilisée non par l'intérêt pour les femmes, mais par des comparaisons entre lui-même et d'autres mâles. Cela est en accord avec l'absence frappante de l'impulsion à la pénétration, une impulsion qui mènerait logiquement à la curiosité et à la recherche de son complément. Karen Horney a fort justement attiré l'attention sur ce trait de la pénétration inhibée, et puisque l'impulsion à pénétrer est sans conteste la caractéristique principale du fonctionnement du pénis, il est certes remarquable que là précisément où l'idée du pénis domine le tableau, sa propre caractéristique la plus saillante soit absente. Je ne crois pas un seul instant que cela soit dû au fait que la caractéristique en question n'a pas encore été développée, un retard imputable peut-être à la simple ignorance d'un pendant vaginal. Au contraire, dans les stades antérieurs, comme l'ont montré notamment les analystes d'enfants, il existe des preuves abondantes de tendances pénétrantes sadiques dans les fantasmes, les jeux et les autres activités du nourrisson mâle. Et je suis pleinement d'accord avec Karen Horney pour conclure que «le vagin non découvert est un vagin nié». Je ne résiste pas à comparer cette prétendue ignorance du vagin avec le mythe ethnologique courant selon lequel les sauvages ignorent le lien entre le coït et la fécondation. Dans les deux cas, ils savent, mais ignorent qu'ils savent. Autrement dit, il y a un savoir, mais un savoir inconscient, révélé par d'innombrables voies symboliques. L'ignorance consciente ressemble à l'«innocence» des jeunes femmes, qui persiste encore à notre époque éclairée; c'est simplement un savoir non sanctionné ou redouté, qui demeure donc inconscient.

L'analyse effective, à l'âge adulte, des souvenirs de la phase phallique donne des résultats qui coïncident avec l'état des choses lorsque la phase phallique a persisté à l'âge adulte, comme mentionné ci-dessus, et aussi avec les résultats obtenus par l'analyse d'enfants durant la phase phallique elle-même. Comme Freud l'a montré le premier, la concentration narcissique sur le pénis va de pair avec la crainte du génital féminin. Il est également généralement admis que la première est secondaire par rapport à la seconde, ou du moins

par rapport à la crainte de la castration. Il n'est pas difficile de voir, de surcroît, que ces deux peurs, de l'organe génital féminin et de la castration, entretiennent une relation particulièrement étroite l'une avec l'autre, et qu'aucune solution de l'ensemble actuel de problèmes ne peut être satisfaisante si elle ne jette pas de lumière sur les deux.

Freud lui-même n'emploie pas le mot «angoisse» à propos du génital féminin, mais parle d'«horreur» (Abscheu) à son égard. Le mot «horreur» est descriptif, mais il implique une crainte antérieure de la castration et exige donc une explication de celle-ci à son tour. Certains passages de Freud donnent à penser que l'horreur de la femme est une simple phobie préservant le garçon de la pensée d'être castré, comme de la vue d'un unijambiste, mais je suis certain qu'il admettrait une relation plus spécifique que cela entre l'idée de castration et l'organe castré particulier de la femme; les deux idées doivent être innément liées. Je pense qu'il suggère que cette horreur est un rappel associatif de ce que des choses terribles, c'est-à-dire la castration, arrivent aux gens (comme les femmes) qui ont des désirs féminins ou qui sont traités comme des femmes. Il est certes évident, comme on le sait depuis longtemps, que le garçon assimile ici le coït à la castration de l'un des partenaires; et il craint manifestement d'être ce partenaire malheureux. Dans ce contexte, rappelons que pour le garçon phallique névrotique, l'idée que la femme est castrée implique non seulement une amputation, mais la création d'une ouverture, une cavité: c'est la bien connue «théorie de la blessure» de la vulve. Or, dans notre pratique quotidienne, il nous serait difficile de comprendre une telle peur autrement qu'en termes de désir refoulé de jouer le rôle féminin dans le coït, manifestement avec le père. Autrement, la castration et le coït ne seraient pas assimilés. La crainte de voir ce désir mis en acte expliquerait certainement la peur d'être castré, car par définition elle lui est identique, ainsi que l'«horreur» du génital féminin, lieu où de tels désirs auraient été satisfaits. Mais que le garçon assimile le coït à la castration semble impliquer une connaissance préalable de la pénétration. Et il n'est pas facile, sur la base de cette hypothèse, d'accorder un poids suffisant au lien bien connu entre la peur de la castration et la rivalité avec le père pour la possession de la mère, c'est-à-dire le complexe d'Oedipe. Mais nous pouvons au moins voir que le désir féminin doit être un point nodal dans l'ensemble du problème.

Il semblerait qu'il existe deux vues sur la signification de la phase phallique, et je vais maintenant tenter d'établir en quoi elles s'opposent et dans quelle mesure elles peuvent être amenées à s'harmoniser. Nous pouvons les appeler respectivement la vue simple et la vue complexe. D'un côté, on pourrait supposer que le garçon, dans un état d'ignorance sexuelle, a toujours cru que la mère possède naturellement un pénis qui lui appartient, jusqu'à ce que l'expérience effective du génital féminin, conjuguée à ses propres idées sur la castration (et notamment à l'équation qu'il fait entre coït et castration), l'amène à soupçonner à contrecœur qu'elle a été castrée. Cela s'accorde avec son désir connu de croire que la mère a un pénis. Cette vue simple fait l'impasse sur les questions manifestement préalables de savoir d'où le garçon tire ses idées sur le coït et la castration, mais il ne s'ensuit pas que ces questions ne pourraient être répondues sur cette base; c'est là un point à mettre en suspens pour le moment. De l'autre côté, on pourrait supposer que le garçon a eu dès très tôt une connaissance inconsciente que la mère possède une ouverture, et non seulement la bouche et l'anus, dans laquelle il pourrait pénétrer. La pensée de le faire, cependant, pour des raisons que nous allons discuter dans un moment, suscite la peur de la castration, et c'est en défense contre celle-ci qu'il efface son impulsion à pénétrer, ainsi que toute idée d'un vagin, les remplaçant respectivement par le narcissisme phallique et l'insistance sur la possession par sa mère d'un pénis similaire. La seconde de ces vues implique une explication moins simple, et avouément plus éloignée, de l'insistance du garçon sur le fait que sa mère possède un pénis. En substance, cela revient à dire qu'il redoute davantage qu'elle ait un organe féminin que masculin, la raison étant que le premier suscite la pensée et le danger de pénétrer en lui. S'il n'existait dans le monde que des organes masculins, il n'y aurait pas de conflit jaloux ni de peur de la castration; l'idée de la vulve doit précéder celle de la castration. S'il n'y avait pas de cavité dangereuse dans laquelle pénétrer, il n'y aurait pas de peur de la castration. Cela repose bien sûr sur l'hypothèse que le conflit et le danger surgissent du fait qu'il partage les mêmes désirs que son père, pénétrer dans la même cavité; et je crois, en accord avec Melanie Klein et d'autres analystes d'enfants, que cela est vrai de la période la plus précoce, et non pas seulement de celle qui suit la découverte consciente de la cavité en question.

Nous en venons maintenant à la question controversée de la source

des angoisses de castration. Divers auteurs soutiennent des vues différentes sur cette question. Certaines d'entre elles sont peut-être des différences d'accentuation seulement; d'autres indiquent des conceptions opposées. Karen Horney, qui a récemment traité de la question en rapport avec la crainte du garçon à l'égard du génital féminin, tient des positions très nettes. Parlant de la crainte de la vulve, elle dit: «L'exposé de Freud ne rend pas compte de cette angoisse. L'angoisse de castration du garçon à l'égard de son père ne constitue pas une raison adéquate pour sa crainte d'un être sur lequel ce châtiment s'est déjà abattu. En dehors de la crainte du père, il doit exister une autre crainte, dont l'objet est la femme ou le génital féminin.» Elle soutient même l'opinion exceptionnelle que cette crainte de la vulve est non seulement antérieure à celle du pénis du père, qu'il soit externe ou caché dans le vagin, mais plus profonde et plus importante que celle-ci; en fait, une grande partie de la crainte du pénis du père est artificiellement mise en avant pour dissimuler la crainte intense de la vulve. C'est là certes une conclusion très discutable, bien que nous devions admettre la difficulté technique d'estimer quantitativement le montant d'angoisse dérivé de diverses sources. Nous écoutons avec curiosité son explication de cette angoisse intense à l'égard de la mère. Elle mentionne la vue de Melanie Klein sur la terreur talionnaire du garçon née de ses impulsions sadiques envers le corps de la mère, mais la source la plus importante de sa crainte de la vulve, selon elle, dériverait de la peur du garçon que son amour-propre soit blessé en sachant que son pénis n'est pas assez grand pour satisfaire la mère, le refus de la mère d'accéder à ses désirs étant interprété en ce sens; la terreur talionnaire de la castration par la mère est ultérieure et moins importante que la peur du ridicule. On obtient souvent, il est vrai, un tableau clinique vivant de la force que peut avoir ce motif, mais je doute que le Dr Horney ait poussé assez loin son analyse. D'après mon expérience, la honte profonde en question, qui peut certes s'exprimer comme une impuissance, n'est pas simplement due à la peur du ridicule comme fait ultime; la honte et la peur du ridicule procèdent toutes deux d'un complexe plus profond: l'adoption d'une attitude féminine à l'égard du pénis du père incorporé dans le corps de la mère. Karen Horney attire également l'attention sur cette attitude féminine et lui attribue même la source principale de la peur de la castration, mais pour elle il s'agit d'une conséquence secondaire de la crainte du ridicule. Nous sommes ici à nouveau ramenés à la question de la féminité, et

nous percevons qu'y répondre de manière satisfaisante permettrait probablement de résoudre l'ensemble du problème.

Je vais maintenant tenter de reconstruire et de commenter l'argument de Karen Horney sur le lien entre la crainte de la vulve et la peur de la castration. Au départ, la masculinité et la féminité du garçon sont relativement libres. Karen Horney cite les vues bien connues de Freud sur la bisexualité primaire pour appuyer sa conviction que les désirs féminins sont primaires. Il existe peut-être de tels désirs féminins primaires, mais je suis convaincu que le conflit ne surgit que lorsqu'ils sont développés ou exploités comme moyen de faire face à un pénis paternel redouté. Cependant, Karen Horney pense qu'avant que cela se produise, le garçon a réagi au refus de la mère d'accéder à ses désirs et, comme décrit ci-dessus, éprouve de la honte et un profond sentiment d'inadéquation en conséquence. En résultant de cela, il ne peut plus, selon elle, exprimer librement ses désirs féminins. Il y a ici une lacune dans l'argument. En premier lieu, nous devons supposer que le garçon assimile immédiatement son inadéquation phallique à la féminité, mais on n'explique pas comment cette équation s'opère. Quoi qu'il en soit, il est maintenant honteux de ses anciens désirs féminins et redoute qu'ils soient satisfaits parce que cela signifierait une castration aux mains du père; c'est en fait la cause essentielle de ces angoisses de castration. Il y a assurément encore une grande lacune dans l'argument. Comment le père surgit-il soudainement sur la scène? Le point essentiel de l'argument, sur lequel je m'opposerai au Dr Horney, semble être que le sentiment d'échec du garçon dû au refus de sa mère le conduit à se replier de ses désirs masculins vers des désirs féminins, qu'il applique alors au père mais qu'il redoute de voir satisfaits en raison de l'aveu qu'ils impliquent de son infériorité masculine (ainsi que de l'équivalence avec la castration). Cela rappelle assez les premières vues d'Adler sur la protestation masculine. Mon expérience m'amène au contraire à voir le tournant décisif dans le complexe d'Oedipe lui-même, dans la rivalité redoutée avec le père. C'est pour faire face à cette situation que le garçon se replie sur une attitude féminine avec son risque de castration. Alors que le Dr Horney considère l'attitude féminine comme une attitude primaire que le garçon en vient à réprimer en raison de la peur du ridicule de son infériorité masculine, cette peur étant l'agent dynamique actif, j'estimerai pour ma part que le sentiment d'infériorité lui-même et la honte qui l'accompagne sont

tous deux secondaires par rapport à l'attitude féminine et au motif de celle-ci. Tout ce groupe d'idées est le plus fort chez les hommes présentant un complexe de «petit pénis», souvent accompagné d'impuissance, et c'est avec eux qu'on acquiert la vision la plus claire de la genèse. Ce dont un tel homme est réellement honteux, ce n'est pas que son pénis soit «petit», mais la raison pour laquelle il l'est.

D'autre part, je suis pleinement d'accord avec Karen Horney et d'autres chercheurs, notamment Melanie Klein, pour dire que la réaction du garçon à la situation cruciale du complexe d'Oedipe est largement influencée par sa relation antérieure à sa mère. Mais il s'agit là d'une affaire bien plus compliquée que la simple vanité blessée; des facteurs bien plus sombres sont à l'oeuvre. Melanie Klein insiste sur la peur de la représaille de la mère à l'égard des impulsions sadiques du garçon contre son corps; et cela indépendamment de toute pensée du père ou de son pénis, bien qu'elle convienne que ce dernier intensifie le sadisme du garçon et complique ainsi le tableau. Comme elle l'a exposé en détail, ces impulsions sadiques ont elles-mêmes une histoire complexe. Il faut commencer au niveau alimentaire pour apprécier la nature des forces à l'oeuvre. Les privations à ce niveau, en particulier les privations orales, sont indubitablement de la plus haute importance pour rendre plus difficile la tâche de faire face aux parents au niveau génital, mais nous voulons savoir exactement pourquoi il en est ainsi. Je pourrais rapporter des cas de nombreux patients masculins dont l'incapacité à atteindre la virilité, que ce soit par rapport aux hommes ou aux femmes, devait être strictement corrélée avec leur attitude de nécessité de d'abord acquérir quelque chose des femmes, quelque chose qu'ils ne pouvaient bien sûr jamais réellement acquérir. Pourquoi un accès imparfait au mamelon donnerait-il au garçon le sentiment d'une possession imparfaite de son propre pénis? Je suis tout à fait convaincu que les deux choses sont intimement liées, bien que le lien logique entre elles ne soit certainement pas évident.

Je ne sais dans quelle mesure un garçon dans sa première année de vie est sûr que sa mère possède un organe génital comme le sien, par identification naturelle, mais j'ai l'impression que cette idée n'a pas d'intérêt sérieux pour lui avant de s'impliquer dans d'autres associations. La première de ces associations serait l'équivalence symbolique du mamelon et du pénis. Ici, le pénis de la mère est

principalement un mamelon plus satisfaisant et plus nourrissant, dont la seule taille est un avantage évident à cet égard. Comment précisément un organe bilatéral, le sein, se transforme-t-il en un organe médian, le pénis? Quand cela se produit, cela signifie-t-il que le garçon, peut-être à la suite de ses expériences ou fantasmes de la scène primitive, est déjà tombé sur l'idée du pénis du père, ou est-il possible que même avant cela ses premières expériences masturbatoires, si souvent associées aux expériences orales, ainsi que l'attitude orale communément exprimée à l'égard de son propre pénis, suffisent seules à l'identification? J'inclinerais pour cette dernière opinion, mais il est difficile d'obtenir des données non équivoques sur la question. Quelle que soit l'alternative vraie, cependant, l'attitude à l'égard du pénis maternel mythique doit dès le début être ambivalente. D'un côté, il y a la conception d'un organe visible, et donc accessible, amical et nourrissant, qui peut être reçu et sucé. Mais de l'autre côté, le sadisme stimulé par la frustration orale, le facteur même qui a créé la conception en premier lieu, doit par projection créer l'idée d'un organe sinistre, hostile et dangereux qu'il faut détruire en avalant avant que le garçon puisse se sentir en sécurité. Cette ambivalence, commençant à l'égard du mamelon de la mère (et du mamelon-pénis), s'intensifie grandement lorsque le pénis du père est mêlé à l'association. Et il l'est, j'en suis convaincu, très tôt dans la vie, certainement dès la deuxième année. Cela peut être tout à fait indépendant des expériences réelles, même de l'existence même du père, et est principalement généré par les propres sensations libidinales du garçon dans son pénis avec leur accompagnement inévitable d'impulsions pénétrantes. L'attitude ambivalente s'intensifie des deux côtés. D'un côté, la tendance à imiter le père se relie à l'idée d'acquérir de la force de lui, d'abord oralement, et de l'autre côté, nous obtenons la bien connue rivalité et hostilité oedipienne, qui est aussi traitée d'abord en termes d'anéantissement oral.

Ces considérations relatives au niveau oral commencent à éclairer l'énigme que j'ai proposée plus tôt, à savoir pourquoi tant d'hommes se sentent incapables de mettre quelque chose dans une femme s'ils n'ont pas d'abord obtenu quelque chose d'elle; pourquoi ils ne peuvent pas pénétrer; ou, formulé plus largement, pourquoi ils ont besoin de traverser un stade «féminin» satisfaisant avant de pouvoir se sentir à l'aise dans un stade masculin. J'ai fait remarquer plus tôt que dans les désirs féminins du garçon doit résider le secret de

l'ensemble du problème. Le premier indice est que ce stade féminin est un stade alimentaire, principalement oral. La satisfaction des désirs à ce stade doit précéder le développement masculin; l'échec à cet égard entraîne une fixation sur la femme au niveau oral ou anal, une fixation qui, bien que née de l'angoisse, peut devenir intensément érotisée sous des formes perverses.

Je vais maintenant tenter de progresser dans la réponse à notre énigme, et pour des raisons de simplicité, j'examinerai séparément les difficultés du garçon avec la mère et avec le père respectivement. Mais je dois préfacier cela en soulignant son caractère artificiel. Lorsque nous considérons les parents comme deux êtres distincts, à regarder séparément l'un de l'autre, nous faisons quelque chose que l'enfant n'est pas encore capable de faire et qui n'intéresse guère le nourrisson dans ses fantasmes les plus secrets. Nous disséquons artificiellement les éléments d'un concept (le «concept du parent combiné», comme le nomme fort bien Melanie Klein) qui sont encore étroitement entrelacés pour l'enfant. Les résultats de l'analyse d'enfants nous amènent à attribuer une importance croissante aux fantasmes et aux émotions qui se rattachent à ce concept, et je suis très enclin à penser que l'expression «phase pré-oedipienne», utilisée récemment par Freud et d'autres auteurs, doit correspondre largement à la phase de vie dominée par le concept du «parent combiné».

Quoi qu'il en soit, considérons d'abord la relation à la seule mère. Laissant complètement de côté le pénis du père, nous sommes confrontés à l'énigme de la façon dont l'acquisition par le garçon de quelque chose de la mère est liée à la possession assurée de l'usage de son propre pénis. Je crois que ce lien entre l'oral et le phallique réside dans le sadisme commun aux deux. La frustration orale suscite le sadisme, et le pénis pénétrant est utilisé dans le fantasme comme arme sadique pour atteindre les buts oraux désirés, pour ouvrir la voie au lait, aux matières fécales, au mamelon, aux bébés, etc., que le nourrisson veut tous avaler. Les patients que j'ai cités plus tôt comme ayant une fixation orale perverse sur les femmes étaient tous très sadiques. L'équation dent = pénis est assez familière, et elle doit commencer à ce stade prégénital sadique du développement. Le pénis sadique a aussi d'importantes connexions anales, par exemple le fantasme courant d'aller chercher un bébé dans l'intestin avec le pénis. Le pénis lui-même en vient ainsi à être associé à l'attitude

acquisitive, et la frustration de cette dernière à être identifiée à la frustration du premier, c'est-à-dire que ne pas pouvoir obtenir du lait, etc., est équivalent à ne pas pouvoir utiliser le pénis. La frustration conduit en outre à des craintes de représailles de la mère envers les armes elles-mêmes. J'ai même trouvé que cela était parfois assimilé à la frustration la plus ancienne. Le refus du mamelon par la mère lui a donné le caractère d'une accapareuse de mamelon ou de pénis, qui conserverait sûrement de façon permanente tout pénis approché d'elle, et le sadisme du garçon peut dans de tels cas se manifester, comme une sorte de double bluff, par une politique sadique de refus à la femme de tout ce qu'elle peut désirer, par exemple en étant impuissant.

Bien que ce conflit avec la mère jette sans doute les bases de difficultés ultérieures, mon expérience semble m'enseigner qu'une plus grande importance doit être accordée à la genèse de la peur de la castration au conflit avec le père. Mais je dois aussitôt ajouter une réserve très importante. Dans l'imagination du garçon, le génital de la mère est si longtemps inséparable de l'idée du pénis du père y résidant, que l'on se formerait une perspective très fausse si l'on limitait son attention à sa relation avec son père «externe» réel; c'est peut-être là la vraie différence entre le stade pré-oedipien de Freud et le complexe d'Oedipe proprement dit. C'est le pénis caché qui réside dans la mère qui est responsable d'une très grande partie du problème, le pénis qui est entré dans le corps de la mère ou a été avalé par elle, le dragon ou les dragons qui hantent les régions cloaquales. Certains garçons tentent d'y faire face sur des lignes directement phalliques, d'utiliser leur pénis dans leur fantasme pour pénétrer dans le vagin et écraser le pénis du père là, ou même, comme je l'ai trouvé à de nombreuses reprises, en poussant ce fantasme jusqu'à pénétrer dans le corps du père lui-même, c'est-à-dire la sodomie. On voit à nouveau, en passant, comment cela illustre l'interchangeabilité étroite des imagos du père et de la mère; le garçon peut sucer l'un ou l'autre ou pénétrer en l'un ou l'autre. Ce qui nous préoccupe davantage ici, cependant, est l'importante tendance à faire face au pénis du père sur des lignes féminines. Il vaudrait mieux dire «sur des lignes apparemment féminines», car les lignes vraiment féminines seraient bien plus positives. Je veux dire essentiellement «sur des lignes oral- et anal-sadiques», et je crois que c'est l'attitude d'anéantissement dérivée de ce niveau qui fournit la clé des diverses attitudes apparemment féminines:

l'anéantissement est opéré par la bouche et l'anus, par les dents, les matières fécales et, au niveau phallique, l'urine. Maintes et maintes fois j'ai trouvé cette tendance hostile et destructrice résider derrière non seulement l'attitude manifestement ambivalente à l'égard de toute féminité chez les hommes, mais derrière le désir affectueux de plaire. Après tout, une complaisance apparente est le meilleur masque imaginable pour les intentions hostiles. L'objectif ultime de la plus grande partie de cette féminité est de s'emparer de l'objet redouté et de le détruire. Tant que cela n'est pas fait, le garçon n'est pas en sécurité; il ne peut pas vraiment s'intéresser aux femmes, encore moins pénétrer en elles. Il projette aussi son attitude destructrice orale et anale, qui concerne le pénis de son père, sur la cavité qui est supposée le contenir. Cette projection est facilitée par l'association avec les impulsions sadiques antérieures, orales et phalliques, contre le corps de la mère, avec leurs conséquences talionnaires. La destruction du pénis du père signifie en outre dépouiller la mère aimant le pénis de sa possession. Pénétrer dans cette cavité serait donc aussi destructeur pour son propre pénis qu'il sait que la pénétration du pénis de son père dans sa bouche lui serait néfaste. Nous obtenons ainsi une formule simple pour le complexe d'Oedipe: mes désirs (soi-disant féminins, c'est-à-dire oraux-destructeurs) contre le pénis de mon père sont si forts que si je pénètre dans le vagin de la mère avec eux encore dans mon coeur, le même destin m'arrivera, c'est-à-dire que si j'ai des rapports avec ma mère, mon père me castrera. La pénétration est assimilée à la destruction, ou, pour revenir à la formule plus familière utilisée précédemment, le coït est assimilé à la castration. Mais, et c'est le point vital, ce qui est en jeu n'est pas la castration de la mère, mais du garçon ou de son père.

Après avoir considéré les diverses sources de l'angoisse de castration et le problème de la féminité chez le mâle, je reviens à la question initiale de savoir pourquoi le garçon en phase phallique a besoin d'imaginer que sa mère possède réellement un pénis, et je la couplerai à la question supplémentaire, rarement posée, de savoir de qui est au fond ce pénis. La réponse est donnée dans les considérations précédentes, et pour éviter les répétitions, je l'exprimerai simplement sous forme d'une affirmation. La présence d'un pénis visible chez la mère signifierait à la fois une réassurance au regard des besoins oraux précoces, avec un déni de toute nécessité d'un sadisme dangereux pour faire face aux privations, et surtout

une réassurance qu'aucune castration n'a eu lieu, que ni son père ni lui-même n'est en danger d'en subir une. Cette conclusion répond aussi à la question de savoir de qui est le pénis que la mère doit posséder. Il est le sien propre seulement dans une très faible mesure, la part dérivant des plus anciens besoins oraux du garçon. Dans une bien plus grande mesure, c'est le pénis du père; bien qu'on puisse aussi dire qu'il est en un sens le propre pénis du garçon, dans la mesure où son destin est lié à ce pénis par le danger mutuel de castration pour son père et pour lui-même.

Il convient aussi d'expliquer pourquoi la vue effective de l'organe génital féminin signale le passage de la phase proto- à la phase deutéro-phallique. Comme les expériences de la puberté, il rend manifeste ce qui jusqu'alors appartenait exclusivement à la vie du fantasme. Il confère une réalité à la peur de la castration. Il le fait, cependant, non en transmettant l'idée que le père a castré la mère, ce qui n'est qu'un masque de rationalisation dans la conscience, mais en éveillant la possibilité qu'un désir refoulé dangereux puisse être satisfait dans la réalité, à savoir le désir d'avoir des rapports avec la mère et de détruire le pénis du père. En dépit de diverses suggestions contraires, le complexe d'Oedipe fournit la clé du problème de la phase phallique, comme il l'a fait pour tant d'autres.

Nous nous sommes éloignés de la conception selon laquelle le garçon, préalablement ignorant de la différence des sexes, est horrifié de découvrir qu'un homme l'a violemment créée en castrant sa compagne et en en faisant une femme, un être castré. Même en dehors de l'analyse effective des premières années de l'enfance, la proposition selon laquelle le garçon n'a aucune intuition de la différence des sexes est difficile à tenir sur la seule base de la logique. Nous avons vu que la phase phallique (deutéro-) dépend de la peur de la castration et que celle-ci implique à son tour le danger de la pénétration; il semblerait que s'ensuive de cela seul que l'intuition d'une cavité pénétrable est une hypothèse sous-jacente précoce dans toute la réaction complexe. Quand Freud dit que le garçon renonce à ses désirs incestueux envers sa mère pour sauver son pénis, cela implique que le pénis était le porteur offensant de ces désirs (en phase proto-phallique). Or, quels pourraient bien être ces désirs du pénis qui mettent en danger son existence, sinon accomplir la fonction naturelle du pénis: la pénétration? Et cette inférence est amplement confirmée par la recherche effective.

Je puis maintenant résumer les conclusions auxquelles on est parvenu. La principale est que la phase phallique typique chez le garçon est un compromis névrotique plutôt qu'une évolution naturelle dans le développement sexuel. Elle varie, bien sûr, en intensité, probablement avec l'intensité des angoisses de castration, mais elle ne peut être dite inévitable que dans la mesure où les angoisses de castration, c'est-à-dire les névroses infantiles, sont inévitables; et dans quelle mesure elles le sont, nous ne le saurons que lorsque nous aurons davantage d'expérience de l'analyse des enfants. En tout état de cause, la seule nécessité de renoncer aux désirs incestueux ne la rend pas inévitable; ce n'est pas la situation externe qui engendre la phase phallique, mais des complications peut-être évitables dans le développement interne du garçon. Pour éviter les dangers imaginés et autocréés de la situation oedipienne, le garçon en phase phallique abandonne l'attitude masculine de la pénétration, avec tout intérêt pour l'intérieur du corps de la mère, et en vient à insister sur l'existence assurée de son propre pénis et du pénis externe de sa «mère». Cela revient au «déclin du complexe d'Oedipe» de Freud, au renoncement à la mère pour sauver le pénis, mais ce n'est pas un stade direct dans l'évolution; au contraire, le garçon doit plus tard revenir sur ses pas pour évoluer, il doit réclamer à nouveau ce à quoi il avait renoncé, ses impulsions masculines à atteindre le vagin; il doit régresser de la phase deutéro-phallique névrotique temporaire à la phase proto-phallique originelle et normale. Ainsi, la phase phallique typique, c'est-à-dire la phase deutéro-phallique, représente à mon sens un obstacle névrotique au développement plutôt qu'un stade naturel dans son cours.

En passant maintenant au problème correspondant chez les filles, nous pouvons commencer par noter que la distinction mentionnée précédemment entre la phase proto-phallique et la phase deutéro-phallique est, si possible, plus prononcée chez les filles que chez les garçons. À tel point que lorsque j'ai émis l'hypothèse que la phase phallique chez les filles représente une solution secondaire du conflit, j'étais sous l'impression que par phase phallique on entendait ce que je vois maintenant n'être que la seconde moitié de celle-ci, un malentendu que le professeur Freud a corrigé dans une récente

correspondance; incidemment, sa condamnation de mon hypothèse était partiellement fondée sur le même malentendu, puisque de son côté il pensait naturellement que je me référais à l'ensemble de la phase. Pour atténuer la chose, je ferai remarquer que dans son article original Freud n'a donné aucun exposé de la phase phallique chez les filles, invoquant son extrême obscurité, et que sa définition, une phase dans laquelle on croit que la différence des sexes est entre les êtres possédant un pénis et les êtres castrés, s'applique strictement seulement à la phase deutéro-phallique, le pénis étant supposé inconnu dans la première.

La différence entre les deux moitiés de la phase dans la conception de Freud est analogue à celle signalée précédemment pour les garçons. Selon lui, une suprématie du clitoris s'installe à un certain âge, quand la fille ignore la différence entre le clitoris et le pénis et se trouve ainsi dans un état de béatitude satisfaite en la matière; c'est ce que j'appelle provisoirement la phase proto-phallique des filles, qui correspond à celle des garçons lorsqu'ils sont également censés ignorer la différence des sexes. Dans la phase deutéro-phallique, celle que j'avais suggéré être une réaction défensive secondaire, la fille est consciente de la différence et, comme le garçon, soit l'admet à contrecoeur et dans ce cas avec ressentiment, soit tente de la nier. Dans le déni, cependant, contrairement à l'état de choses allégué chez les garçons, est impliquée une certaine connaissance réelle de la différence, car la fille ne maintient pas la croyance antérieure que les deux sexes possèdent un clitoris satisfaisant, mais désire maintenant avoir un organe différent de celui d'avant, à savoir un vrai pénis. Avec les femmes homosexuelles, qui révèlent implicitement par leur comportement et explicitement par leurs rêves la croyance qu'elles possèdent réellement un pénis, ce désir va jusqu'à son accomplissement imaginaire, mais même avec la fille plus normale au cours de sa phase deutéro-phallique, la même croyance qu'elle possède un pénis alterne avec le désir d'en avoir un.

Comme chez les garçons, les deux moitiés de la phase sont divisées par l'idée de castration, par l'idée que les femmes ne sont rien d'autre que des êtres castrés: il n'y aurait pas de vrai organe féminin. Le désir du garçon en phase deutéro-phallique est de restaurer la sécurité de la phase proto-phallique qui a été troublée par la prétendue découverte de la castration: de revenir à l'identité originelle des sexes. Le désir de la fille en phase deutéro-phallique

est de même de restaurer la phase proto-phallique non perturbée, et même d'en intensifier le caractère phallique; donc de revenir à l'identité originelle des sexes. Je considère cela comme un énoncé plus explicite de la conception de Freud.

Deux vues distinctes semblent être adoptées à l'égard du développement sexuel féminin, et pour faire ressortir le contraste entre elles, je vais les exagérer dans l'énoncé trop simple qui suit. Selon l'une, la sexualité de la fille est essentiellement masculine au départ (du moins dès qu'elle est sevrée), et elle est poussée vers la féminité par l'échec de l'attitude masculine (déception dans le clitoris). Selon l'autre, elle est essentiellement féminine au départ, et elle est, plus ou moins temporairement, poussée vers une masculinité phallique par l'échec de l'attitude féminine.

C'est là un énoncé avouément imparfait, qui ne rend justice à aucune des deux vues, mais il peut servir à orienter une discussion. J'appellerai les deux A et B respectivement et j'ajouterai quelques modifications évidentes qui les rendront plus exactes et diminueront aussi la grossièreté de la différence entre elles. Les partisans de A admettraient bien sûr une bisexualité précoce, tout en maintenant que l'attitude masculine (clitoris) prédomine; ils conviendraient aussi des facteurs dits régressifs (angoisse) dans la phase deutéro-phallique, bien qu'ils les tiennent pour moins importants que l'impulsion libidinale à maintenir la masculinité originelle. De l'autre côté, les partisans de B admettraient aussi une bisexualité précoce, une masculinité précoce du clitoris en plus de la féminité plus prononcée: ou, pour le formuler plus prudemment sans préjuger la question, la coexistence de buts actifs et passifs qui tendent à être associés à des zones génitales particulières. Ils admettraient aussi qu'il y a souvent peu d'amour apparent pour le père, qui est regardé principalement comme un rival, dans le stade précoce de la fixation maternelle; et en phase deutéro-phallique, ils conviendraient que l'envie du pénis auto-érotique directe, et donc libidinale, joue un rôle important aux côtés des facteurs d'angoisse pour pousser la fille de la féminité vers la masculinité phallique. Encore, il y a accord général que l'expérience de voir un pénis influence puissamment le passage de la phase proto- à la phase deutéro-phallique, bien qu'on ne s'entende pas sur les raisons pour lesquelles il le fait. En outre, les deux vues s'accordent pour dire qu'en phase deutéro-phallique la fille désire un pénis, et blâme la

mère de son manque, bien que les questions de savoir de qui est le pénis qu'elle désire et pourquoi elle le désire ne reçoivent pas de réponses aussi faciles.

Néanmoins, en dépit de ces modifications, il subsiste des divergences d'opinions à l'égard des deux moitiés de la phase, et nullement seulement pour des questions d'accentuation. En étudiant l'obscurité correspondante du développement sexuel masculin, il s'est avéré utile de mettre en relief la corrélation entre les problèmes de la peur de la castration et de la crainte de la vulve. Ici, je voudrais de même mettre en évidence une corrélation entre le problème du désir de la fille de posséder un pénis et sa haine de sa mère, car je suis sûr qu'expliquer l'un, c'est expliquer l'autre. Et j'anticiperai mes conclusions dans la mesure de remarquer qu'il pourrait s'avérer possible de combiner en une seule formule l'équation masculine des problèmes avec l'équation féminine.

En tentant d'élucider les vues contrastées décrites ci-dessus, je m'aiderai de deux indices, tous deux fournis par Freud. Le premier d'entre eux est contenu dans sa remarque que l'attachement précoce de la fille à sa mère «a dans l'analyse semblé à ce point insaisissable, perdu dans un passé si lointain et si obscur, si difficile à ressusciter, qu'il paraissait comme s'il avait subi quelque refoulement particulièrement inexorable». Nous devons tous convenir lorsqu'il signale que la solution ultime de tous ces problèmes réside dans une analyse plus fine de la toute première période d'attachement de la fille à la mère, et il est fort probable que les divergences d'opinions à l'égard du stade de développement ultérieur sont dues principalement, et peut-être entièrement, à des hypothèses différentes concernant le stade antérieur.

Pour donner un exemple de cela: Freud, en critiquant Karen Horney, décrit sa vue comme étant que la fille, par peur de progresser vers la féminité, régresse en phase deutéro-phallique. Il est tellement sûr que le stade antérieur (clitoris) ne peut être qu'un stade phallique. Mais c'est là justement une des questions en litige; pour quiconque prenant la vue opposée, le processus mentionné ne serait pas une régression mais une néo-formation névrotique. Et c'est une question à discuter. Nous ne devrions pas tenir trop pour acquis que l'usage du clitoris est psychologiquement exactement la même chose que l'usage du pénis simplement parce

qu'ils sont homologues du point de vue phylogénétique. La seule accessibilité peut aussi jouer son rôle. Le clitoris est après tout une partie des génitaux féminins. Cliniquement, la correspondance entre la masturbation clitoridienne et une attitude masculine est très loin d'être invariable. J'ai connu, d'un côté, un cas où le clitoris ne pouvait fonctionner en raison d'une malformation congénitale, mais où la masturbation vulvaire était nettement de type masculin (posture ventrale, etc.). De l'autre côté, les cas où la masturbation clitoridienne chez l'adulte accompagne les fantasmes hétérosexuels les plus prononcément féminins sont une expérience quotidienne, et Melanie Klein déclare que cette combinaison est caractéristique de la toute petite enfance. Dans mon article d'Innsbruck, j'exprimais l'opinion que l'excitation vaginale jouait dans la toute petite enfance un rôle plus important que ne le reconnaissait, contrairement à l'opinion de Freud selon laquelle elle ne commence qu'à la puberté, une vue qui avait été précédemment exprimée par plusieurs femmes analystes, Melanie Klein (1924), Josine Müller (1925) et Karen Horney (1926). J'avais atteint cette opinion d'abord à partir du même type de matériel que celui cité par Josine Müller, à savoir des femmes présentant de fortes propensions masculines associées à une anesthésie vaginale. Ce qui importe dans ce fonctionnement vaginal précoce, si profondément refoulé, c'est la quantité extraordinaire d'angoisse qui l'accompagne (bien plus que le fonctionnement clitoridien), un point auquel nous devons revenir. La masturbation vaginale effective est souvent considérée par les médecins comme plus courante que la masturbation clitoridienne dans les quatre ou cinq premières années de la vie, alors qu'elle ne l'est certainement pas pendant la période de latence, un fait suggérant en soi un passage d'attitudes féminines vers des attitudes plus masculines. Indépendamment du fonctionnement vaginal effectif, cependant, on obtient de vastes témoignages de fantasmes et de désirs féminins dans la toute petite enfance, tant par les analyses d'adultes que par les analyses précoces: des fantasmes relatifs à la bouche, à la vulve, à l'utérus, à l'anus et à l'attitude réceptive du corps en général. Pour toutes ces raisons, je pense que la question de la prétendue primauté clitoridienne et donc masculine du nourrisson féminin peut bien être tenue en suspens jusqu'à ce que nous sachions davantage sur la sexualité de ce stade très précoce.

Un exemple analogue de malentendu dû à des hypothèses primaires différentes se présente à propos du problème de l'intensité et de la

direction (but) caractéristiques de la phase deutéro-phallique. Freud, qui estime que l'intensité et la direction s'expliquent toutes deux par la phase masculine proto-phallique, et que le traumatisme de voir le pénis ne fait que renforcer cela, critique Karen Horney pour croire que seule la direction est donnée par la phase proto-phallique, l'intensité étant dérivée de facteurs (d'angoisse) ultérieurs. Dans la mesure, cependant, où Karen Horney est une partisane de la vue B, elle soutiendrait l'exact contraire de la vue que lui attribue Freud; elle conviendrait avec lui que l'intensité de la phase deutéro-phallique est dérivée de la précédente (bien qu'avec déplacement) et ne différerait de lui que pour soutenir que sa direction n'est pas ainsi dérivée, étant principalement déterminée par des facteurs secondaires. Tout cela dépend à nouveau de la question de savoir si la phase antérieure est considérée comme prédominamment masculine et auto-érotique ou prédominamment féminine et allo-érotique.

Freud semblerait soutenir que la question est réglée par le fait même que beaucoup de jeunes filles ont un attachement long et exclusif à la mère. Il appelle cela un stade de développement pré-oedipien, où le père joue très peu de rôle et ce d'une façon négative (rivalité). Ces faits d'observation sont incontestables. Je peux moi-même citer un cas extrême où l'attachement exclusif à la mère s'est prolongé jusqu'à près de la puberté, âge auquel s'est produit un transfert tout aussi exclusif au père. Mais ils n'excluent pas en eux-mêmes un complexe d'Oedipe positif dans l'imagination inconsciente de la fille: ils prouvent seulement que, s'il existe, il n'a pas encore appris à s'exprimer par rapport au père réel. Dans mon expérience des cas typiques de ce genre, cependant, et dans celle des analystes d'enfants, notamment de Melanie Klein, Melitta Schmideberg et Nina Searl, l'analyse montre que les filles avaient depuis très tôt des impulsions définies vers un pénis imaginaire, incorporé dans la mère mais dérivé du père, ainsi que des fantasmes élaborés sur le sujet du coït parental. Je vous rappelle à nouveau ici l'insistance portée dans la première partie de cet exposé sur le «concept du parent combiné», l'image des parents fondus dans le coït.

Nous sommes amenés ici à considérer le second des indices auxquels je me référais tout à l'heure. Il concerne les théories du coït de la jeune fille, qui jouent un rôle hautement important dans son

développement sexuel. Elles devraient être utiles dans le présent contexte, car, comme Freud l'a montré depuis longtemps, les théories sexuelles d'un enfant sont le miroir de sa constitution sexuelle particulière. Il y a quelques années, le professeur Freud m'a écrit que, des deux points dont il se sentait le plus sûr dans l'obscurité du développement sexuel féminin, l'un était que la première idée du coït de la jeune fille était orale, c'est-à-dire de fellation. Ici, comme à l'accoutumée, il a mis le doigt sur un point central. Mais il est probable que la chose est plus complexe; en tout état de cause, cette considération centrale a plusieurs corollaires qui valent la peine d'être poursuivis. En premier lieu, il est peu vraisemblable qu'une conception purement orale se développerait si la première pensée du coït survenait des années après les propres expériences orales du nourrisson; et l'analyse détaillée de cette période précoce, notamment par les analystes d'enfants, confirme ce qu'on pourrait s'attendre, à savoir que les expériences et la conception sont étroitement liées non seulement génétiquement, mais aussi chronologiquement. Melanie Klein attribue une grande importance à la stimulation donnée aux désirs de l'enfant par les imperfections et les insatisfactions inévitables de la période d'allaitement, et elle relie la période du sevrage à la fois aux sources les plus profondes de l'hostilité envers la mère et à l'idée naissante d'un objet ressemblant à un pénis comme un genre de mamelon plus satisfaisant. Que les désirs pour le mamelon soient transférés à l'idée du pénis, et que les deux objets soient largement identifiés dans l'imagination, est un terrain assez familier, mais il est difficile de dire quand ce transfert commence à s'appliquer au père en personne. Il est, je crois, certain que pendant un temps relativement long, ils s'appliquent davantage à la mère qu'au père, c'est-à-dire que la fille cherche un pénis chez sa mère. Vers la deuxième année de vie, cette aspiration vague devient plus définie et se relie à l'idée que le pénis de la mère a été dérivé du père dans l'acte supposé de fellation entre les parents.

Ensuite, l'idée fellative ne peut guère se limiter à la notion d'une succion sans but. L'enfant sait bien qu'on suce dans un but, pour obtenir quelque chose. Le lait (ou le sperme) et le (mamelon) pénis sont donc des choses à avaler, et par les équations symboliques familières, ainsi que partiellement des propres expériences alimentaires de l'enfant, on arrive aussi aux idées d'excrément et de bébé, également obtenus par cet acte de

succion primordial. Selon Freud, l'amour et la sexualité de l'enfant sont essentiellement dépourvus de but (ziellos), et c'est précisément pour cette raison qu'ils sont voués à la déception. La vue contraire est que dans l'inconscient il y a des buts très définis, et que la déception est due à ce qu'ils ne sont pas atteints.

Je tiens à préciser ici que les désirs auxquels il est fait référence sont à mon sens essentiellement allo-érotiques. Le nourrisson féminin n'a pas encore eu l'occasion de développer une envie auto-érotique à la vue du pénis d'un garçon; le désir de le posséder elle-même, pour les raisons si clairement énoncées par Karen Horney, vient plus tard. Au stade précoc, le désir d'introduire le pénis dans le corps, par la bouche, et d'en faire un bébé (fécal) est, bien qu'encore au niveau alimentaire, néanmoins apparenté à l'allo-érotisme de la femme adulte. Freud soutient que lorsque le désir de la fille de posséder un pénis est déçu, il est remplacé par un substitut, le désir d'avoir un enfant. Je serais cependant plutôt d'accord avec la vue de Melanie Klein selon laquelle l'équation pénis-enfant est plus innée, et que le désir de la fille d'avoir un enfant, comme le désir de la femme normale, est une continuation directe de son désir allo-érotique d'un pénis; elle veut jouir d'introduire le pénis dans le corps et d'en faire un enfant, plutôt que d'avoir un enfant parce qu'elle ne peut pas avoir de pénis à elle.

La nature purement libidinale des désirs se manifeste de nombreuses façons, dont je n'en mentionnerai qu'une. L'insertion du mamelon dans la bouche est suivie du plaisir anal-érotique au passage des matières fécales, et le processus de nettoyage associé à celui-ci est souvent ressenti par la fille comme une expérience sexuelle avec la mère (ou la nourrice). L'intérêt de cette observation est que la main ou le doigt de la mère est assimilé à un pénis et est souvent la séduction qui conduit à la masturbation.

Or, si la mère obtient tout cela, précisément ce que la fille désire, du père, une situation de rivalité oedipienne normale doit bien exister, et exactement en proportion de l'insatisfaction propre de la fille. L'hostilité qui l'accompagne est dans le droit fil de celle ressentie précédemment à l'égard de la mère pendant la période d'allaitement, étant du même ordre; et elle la renforce. La mère a quelque chose que la fille veut et ne lui donnera pas. Dans ce quelque chose, l'idée du pénis du père vient bientôt à se cristalliser de plus en plus

définitivement, et la mère l'a obtenu du père dans une compétition réussie avec la fille, ainsi que le bébé qu'elle peut en faire. Cela est en désaccord avec la formidable déclaration de Freud selon laquelle le concept de complexe d'Oedipe n'est strictement applicable qu'aux enfants mâles et que «c'est seulement chez les enfants mâles que se produit la conjonction fatale de l'amour pour l'un des parents et de la haine de l'autre comme rival». Il nous semble obligatoire ici d'être plus royaliste que le roi.

L'exposé fellatif de Freud sur le coït, dont nous sommes partis, ne fournit cependant aucune explication pour l'observation importante sur laquelle il insiste, que le nourrisson féminin éprouve une rivalité envers son père. La conception fellative du coït, en effet, ne semblerait n'être que la moitié de l'histoire. On trouve aussi l'idée complémentaire que le père non seulement donne à la mère, mais reçoit d'elle; qu'en bref, elle l'allait. Et c'est ici que la rivalité directe avec le père est si forte, car la mère lui donne précisément ce que la fille veut (mamelon et lait); d'autres sources de rivalité, de haine et de ressentiment à l'égard du père, je les mentionnerai prochainement. Quand cette conception du «mammalingus», comme on pourrait l'appeler, est chargée sadiquement, on a alors l'idée féministe familière de l'homme qui «use» la femme, l'épuise, la vide, l'exploite, etc.

Le nourrisson féminin s'identifie sans doute aux deux côtés de ces conceptions, mais dans la nature des choses, ses désirs voulants et recevants doivent être plus proéminents que ceux donnants; il y a à cet âge tant de choses qu'elle désire et si peu qu'elle a à donner.

Qu'en est-il alors de l'activité phallique contre la mère enregistrée par Hélène Deutsch, Jeanne Lampl-de Groot, Melanie Klein et d'autres femmes analystes? Nous ne devons pas oublier combien tôt l'enfant perçoit le pénis non simplement comme un instrument d'amour, mais aussi comme une arme de destruction. Dans la fureur sadique de la fille contre le corps de la mère, due en grande partie à son incapacité à tolérer la frustration, elle s'empare de toutes les armes, bouche, mains, pieds; et dans ce contexte, la valeur sadique du pénis et le pouvoir qu'il confère de diriger une urine destructrice n'est peut-être pas la moindre de ses utilisations qu'elle envie au garçon. Nous savons que la frustration stimule le sadisme, et, à en juger par leurs fantasmes ainsi que par leur conduite effective, il semblerait très difficile de surestimer la quantité de

sadisme présente chez les nourrissons. Sur des bases talionnaires, cela conduit à une peur correspondante, et il semble à nouveau difficile de surestimer la profondeur et l'intensité de la peur chez les nourrissons. Nous devons considérer le développement sexuel des garçons et des filles comme influencé en tout point par la nécessité de faire face à la peur, et je dois convenir avec le scepticisme de Melanie Klein à l'égard de l'effort avoué de Freud de décrire le développement sexuel sans référence au surmoi, c'est-à-dire aux facteurs de culpabilité et de peur.

À ce stade, je suis contraint d'exprimer le doute que Freud n'attache pas trop de signification aux préoccupations de la fille à l'égard de ses organes externes (clitoris-pénis) aux dépens de ses terribles angoisses à propos de l'intérieur de son corps. Je suis sûr qu'à ses yeux l'intérieur est une source d'angoisse bien plus forte et qu'elle parade souvent une préoccupation pour l'extérieur comme attitude défensive, conclusion dont Melanie Klein a démontré la vérité dans le détail dans ses investigations pénétrantes des toutes premières années du développement féminin. Josine Müller a heureusement remarqué que le fait anatomique que la fille possède deux organes génitaux, le vagin interne (et l'utérus) et le clitoris externe, lui permet de déplacer l'érotogénicité du premier vers le second lorsque le premier est menacé. Après tout, la crainte centrale de la fille coupable, même dans la conscience, est qu'elle ne pourra jamais porter d'enfants, c'est-à-dire que ses organes internes ont été endommagés. Nous sommes rappelés à la triade de Hélène Deutsch des peurs féminines équivalentes: castration, défloration et accouchement, bien que la première de celles-ci nécessite une définition soigneuse, et aux peurs adultes caractéristiques des «maladies internes», particulièrement du cancer de l'utérus.

La peur précoce de la mère, tout comme la haine de celle-ci, est transférée au père, et peur et haine sont souvent curieusement concentrées sur l'idée du pénis lui-même. Tout comme le garçon projette son sadisme sur les organes féminins, et exploite ensuite ces organes dangereux comme moyen de détruire son père de façon homosexuelle, la fille projette son sadisme sur l'organe masculin, et très largement avec un résultat analogue. C'est l'une des expériences les plus étranges que de trouver une femme qui s'est consacrée à une carrière d'acquisition du pénis (homosexuellement) ayant en même temps peur, dégoût et haine de tout vrai pénis. Dans de

tels cas, on entrevoit la terreur et l'horreur qui se développent à l'égard du pénis, la plus destructrice de toutes les armes létales, et combien terrifiante peut être l'idée de sa pénétration à l'intérieur du corps. Cette projection particulière est si importante que l'on doit se demander quelle part de la peur de la fille est le résultat de ses désirs sadiques de mordre et d'avaler le pénis, de l'arracher à la mère, ou plus tard au père, avec la crainte qui en résulte que le pénis dangereux, parce que conçu sadiquement, la pénètre; il est difficile de le dire, mais c'est peut-être là le coeur même de la chose.

À mesure que la fille grandit, elle transfère souvent son ressentiment de la mère au père lorsqu'elle comprend plus clairement que c'est lui qui possède (et refuse) réellement le pénis. Freud cite ce curieux transfert d'hostilité, de ressentiment et d'insatisfaction de la mère au père comme preuve qu'il ne peut pas naître d'une rivalité avec la mère, mais nous venons de voir qu'une autre explication est au moins possible. Il est pleinement intelligible qu'il y ait du ressentiment à la frustration du désir allo-érotique de pénis, que la présence du père stimule, et que cela s'applique d'abord à la mère et ensuite au père. Un affluent supplémentaire vient alimenter le ressentiment contre le père pour avoir frustré le désir libidinal, à savoir que cette frustration a aussi pour effet d'exposer la fille à sa crainte de la mère. Car là où il y a une crainte de punition pour un désir, la satisfaction de ce désir peut être la garantie la plus forte contre l'angoisse, ou du moins est communément cru par l'inconscient qu'il en est ainsi; et quiconque refuse cette satisfaction commet donc un double crime: il refuse à la fois le plaisir libidinal et la sécurité.

Nous devons garder à l'esprit tout cet arrière-fond, qui n'est sans doute qu'un extrait de la véritable complexité, lorsque nous tentons de reconstruire le développement de la phase deutéro-phallique. À ce stade, la fille prend conscience de façon consciente d'un vrai pénis attaché à des êtres mâles, et elle réagit caractéristiquement à cela en souhaitant en posséder un elle-même. Pourquoi exactement a-t-elle ce désir? À quoi veut-elle le pénis? C'est une question cruciale, et la réponse à celle-ci doit aussi fournir la réponse à la question tout aussi cruciale de la source de l'hostilité de la fille envers sa mère. Ici nous avons une ligne de partage assez nette entre les vues A et B, qui devrait s'avérer stimulante pour la recherche ultérieure.

La réponse aux deux questions donnée par la vue A a

incontestablement le mérite d'être plus simple que celle donnée par la vue B. Selon elle, la fille désire posséder le pénis qu'elle voit parce que c'est le genre de chose qu'elle a toujours prisé, parce qu'elle voit en lui la réalisation de ses plus beaux rêves d'un clitoris efficace portés à la nth puissance. Il n'y a pas de conflit interne sérieux en la matière, seulement du ressentiment, particulièrement contre sa mère, qu'elle tient pour responsable de la déception qui s'ensuit inévitablement. L'envie du pénis est la raison principale du détournement de la mère. La valeur effective du clitoris-pénis semblerait être essentiellement auto-érotique, dont l'exposé le plus complet a été donné il y a des années par Karen Horney. Le désir est presque entièrement libidinal, et va dans le même sens que les tendances antérieures de la fille. Quand ce désir est déçu, la fille se replie sur une attitude incestueuse allo-érotique féminine, mais comme un pis-aller. Toute soi-disant défense qu'il peut y avoir contre la féminité, ou plutôt objection à elle, est dictée non pas tant par une peur profonde d'elle-même, mais par le désir de conserver la position masculine du clitoris-pénis, qu'elle compromet; en d'autres termes, par la même objection que les garçons auraient si on leur proposait l'alternative, à savoir parce que c'est équivalent à la castration.

Cette vue, qui en un mot explique à la fois la haine de la mère et la force de la phase deutéro-phallique par un seul facteur principal, le désir auto-érotique de posséder un clitoris-pénis, est à la fois simple et cohérente. La question est cependant de savoir si elle est aussi complète, c'est-à-dire si ses hypothèses sous-jacentes dans la phase proto-phallique tiennent dûment compte de tous les facteurs vérifiables.

La réponse donnée par la vue B est que la fille désirait le pénis allo-érotiquement à l'origine, mais est poussée dans une position auto-érotique (en phase deutéro-phallique) de la même manière que les garçons le sont, par peur des dangers supposés attachés aux désirs allo-érotiques. Je puis citer ici quelques auteurs qui illustrent nettement les vues contrastées. D'un côté, Hélène Deutsch, en accord avec Freud, écrit: «Mon avis est que le complexe d'Oedipe chez les filles est inauguré par le complexe de castration.» De l'autre côté, Karen Horney parle de «ces motifs typiques de fuite dans le rôle masculin dont l'origine est le complexe d'Oedipe», et Melanie Klein affirme: «À mon avis, la défense de la fille contre son attitude féminine découle moins de ses tendances masculines que de sa peur

de sa mère.»

La forme masculine de l'auto-érotisme est donc ici le pis-aller; elle est adoptée parce que la féminité, la vraie chose désirée, apporte le danger et une angoisse intolérable. La source la plus profonde du ressentiment contre la mère est la satisfaction orale imparfaite, qui conduit la fille à chercher un mamelon plus puissant, un pénis, dans une direction allo-érotique et plus tard hétéro-érotique; l'attitude libidinale envers le mamelon s'exprime ici comme des fantasmes féminins associés à la masturbation vulvaire, vaginale ou clitoridienne, seule ou avec la nourrice lors des opérations de nettoyage. Elle est homosexuellement attachée à la mère à ce stade, mais ce n'est que de celle-ci qu'elle peut espérer obtenir la satisfaction du pénis désirée, par la ruse ou la force. Cela est d'autant plus facile que la mère est encore à ce jeune âge la principale source de satisfaction libidinale allo-érotique. Et elle est dépendante de sa mère non seulement pour l'affection et la gratification, mais aussi pour la satisfaction de tous ses besoins vitaux. La vie serait impossible sans la mère et l'amour de la mère. Il y a donc les motifs les plus puissants qui soient pour l'attachement intense de la fille à sa mère.

Néanmoins dans l'inconscient il y a un autre aspect du tableau, et bien plus sombre. L'impulsion sadique à assaillir et dépouiller la mère conduit à une terreur intense de représailles, qui se développe souvent, comme on l'a expliqué plus tôt, en une crainte du pénis pénétrant; et cela est ravivé quand elle rencontre un vrai pénis attaché, non à la mère, mais au père ou au frère. Là, elle n'est pas dans une situation pire qu'auparavant, elle possède encore un clitoris, et la mère ne lui a rien pris. Elle lui reproche, cependant, de ne pas lui en avoir donné davantage, un pénis, mais derrière ce reproche que la mère a insuffisamment répondu à ses désirs auto-érotiques réside le plus profond et le plus fort, à savoir qu'elle a contrecarré les véritables besoins féminins de sa nature réceptrice et acquiritrice, et a menacé de détruire son corps si elle persistait dans ses désirs. La vue B semblerait donc donner des raisons plus adéquates à l'hostilité envers la mère que ne le fait la vue A. Toutes deux s'accordent sur la frustration prégénitale aux mains de la mère, mais elles diffèrent dans leur estimation de la frustration au niveau génital. Là, selon la vue A, la mère ne prive pas la fille de quoi que ce soit, mais il y a du ressentiment à ne pas recevoir davantage; selon

la vue B, la mère contrecarre à la fois les buts féminins (envers le pénis) et menace aussi de mutiler le corps, c'est-à-dire de détruire les véritables organes féminins recevant le pénis et portant des enfants, à moins que la fille ne renonce à ces buts. Pas étonnant qu'elle y renonce, toujours dans une certaine mesure, et souvent entièrement.

La phase deutéro-phallique est sa réaction à cette situation, sa défense contre le danger du complexe d'Oedipe. Son désir d'y posséder un pénis à elle sauve sa libido menacée en la déviant vers la direction auto-érotique plus sûre, tout comme elle est sauvée quand elle est déviée vers la perversion. Ce déplacement sur le plan auto-érotique (et donc plus égo-syntonique), avec son intensification névrotique qui en résulte, se heurte à son tour à la déception. Très peu de filles ne se leurrent pas, dans une certaine mesure tout au long de la vie, sur la source de leurs sentiments d'infériorité. La vraie source, comme toujours avec les sentiments d'infériorité, est l'interdiction interne due à la culpabilité et à la peur, et cela s'applique aux désirs allo-érotiques bien plus qu'aux désirs auto-érotiques.

Mais il y a des avantages supplémentaires à cette position phallique, d'où sa grande force. C'est une réfutation complète de l'attaque redoutée de la mère sur sa féminité, parce qu'elle en nie l'existence même et donc toute raison d'une telle attaque. Et il y a aussi des fantasmes inconscients encore plus irrationnels. L'ambivalence envers la mère peut être traitée. D'un côté, la fille est maintenant armée de l'arme d'attaque la plus puissante, et donc de protection; Joan Rivière a attiré une attention particulière sur ce motif. De l'autre côté, par l'important mécanisme de restitution, auquel Melanie Klein a consacré des études importantes dans ce contexte, elle peut compenser ses désirs dangereux de dépouiller la mère d'un pénis: elle possède maintenant un pénis à restituer à la mère privée, processus qui joue un rôle étendu dans l'homosexualité féminine. En outre, elle ne court plus aucun risque d'être sadiquement assaillie par le pénis dangereux de l'homme. Freud demande d'où, s'il y avait quelque fuite devant la féminité, pourrait-elle tirer sa source sinon des aspirations masculines. Nous avons vu qu'il peut y avoir des sources d'énergie émotionnelle bien plus profondes chez la fille que les aspirations masculines, bien que celles-ci puissent souvent s'avérer un exutoire bien déguisé pour elles.

Il y aura, je crois, accord général sur au moins un point, à savoir que le désir de pénis de la fille est lié à sa haine de la mère. Les deux problèmes sont inhéremment liés, mais c'est sur la nature de cette relation qu'il y a la division d'opinion la plus tranchée. Alors que Freud soutient que la haine est un ressentiment de la fille à ne pas se voir accorder un pénis à elle, la vue présentée ici, qui a été bien soutenue par Melanie Klein, est que la haine est essentiellement une rivalité autour du pénis du père. Dans une vue, la phase deutéro-phallique est une réaction naturelle à un fait anatomique malheureux, et quand elle conduit à la déception, la fille se replie sur l'inceste hétéro-érotique. Dans l'autre vue, la fille développe très tôt un inceste hétéro-érotique, avec une haine oedipienne de la mère, et la phase deutéro-phallique est une fuite des dangers intolérables de cette situation; elle a donc exactement la même signification que le phénomène correspondant chez le garçon.

Je voudrais maintenant, en guise de conclusion, instituer une comparaison générale entre ces problèmes chez les garçons et les filles respectivement.

Chez les deux sexes, l'idée de fonctionner dans la direction hétéro-érotique appropriée à leur nature (pénétrer chez les garçons, être pénétrée chez les filles) est absente, voire renoncée, en phase deutéro-phallique. Et chez les deux sexes, il y a un déni également fort du vagin: tous les efforts tendent vers la fiction que les deux sexes possèdent un pénis. Il doit sûrement y avoir une explication commune à cette caractéristique centrale de la phase deutéro-phallique dans les deux sexes, et les deux vues discutées ici en fournissent une. Selon la première, c'est la découverte de la différence des sexes, avec son implication indésirable; selon la seconde, c'est une profonde terreur du vagin, dérivant de l'angoisse à propos des idées de coït parental qui y sont associées, une terreur souvent réactivée par la vue de l'organe génital du sexe opposé.

La différence centrale entre les deux vues, celle d'où émanent les autres différences et où donc notre recherche doit être spécialement dirigée, porte probablement sur l'importance variable accordée par les différents analystes au fantasme précoce inconscient du pénis du père incorporé dans la mère. Que le fantasme en question se produise est bien connu des analystes depuis plus de

vingt ans, mais, résultant notamment des recherches remarquables de Melanie Klein, nous pouvons avoir à le reconnaître comme un trait invariable de la vie infantile et à apprendre que le sadisme et l'angoisse qui l'entourent jouent un rôle dominant dans le développement sexuel des garçons comme des filles. Cette généralisation pourrait utilement être étendue à tous les fantasmes décrits par Melanie Klein et d'autres analystes d'enfants en relation avec ce qu'elle a appelé le concept du «parent combiné», que j'ai suggéré plus tôt d'être étroitement associé au stade de développement pré-oedipien de Freud.

Non seulement la caractéristique principale de la phase deutéro-phallique, la suppression du fonctionnement hétéro-érotique, est essentiellement la même chez les garçons et les filles, mais le motif en est aussi le même. La renonciation est effectuée dans les deux cas pour le compte de l'intégrité corporelle, pour sauver les organes sexuels (externes chez le garçon, internes chez la fille). La fille ne prend pas le risque de faire endommager son vagin ou son utérus plus que le garçon son pénis. Les deux sexes ont les motifs les plus puissants qui soient pour nier toute idée de coït, c'est-à-dire de pénétration, et ils maintiennent donc leur attention sur l'extérieur du corps.

Dans les deux sections de cet exposé j'ai utilisé comme point de départ une paire de problèmes connexes: chez les garçons, la peur de la castration et la terreur de la vulve; chez les filles, le désir de posséder un pénis et la haine de la mère. Il est maintenant possible de montrer que la nature essentielle de ces deux paires apparemment dissemblables est commune aux deux sexes. Les traits communs sont l'évitement de la pénétration et la peur de blessure de la part du parent de même sexe. Le garçon craint la castration aux mains de son père s'il pénètre dans le vagin; la fille craint la mutilation aux mains de la mère si elle se laisse avoir un vagin pénétrable. Que le danger soit souvent associé, par projection, au parent du sexe opposé, de la manière que j'ai décrite ci-dessus, est une manifestation secondaire; sa vraie source est l'hostilité envers le parent rival de même sexe. Nous avons en fait la formule oedipienne typique: le coït incestueux apporte avec lui la peur de mutilation par le parent rival. Et cela est aussi vrai de la fille que du garçon, en dépit du déguisement homosexuel plus étendu qu'elle est contrainte d'adopter.

Pour revenir au concept de la phase phallique. Si la vue avancée ici est valide, alors le terme proto-phallique que j'ai suggéré plus tôt ne s'applique qu'au garçon. Il est inutile, puisqu'il signifie simplement génital; il peut même être trompeur, car il prédispose à penser aux fonctions génitales précoces du garçon dans un sens purement phallique, c'est-à-dire auto-érotique, à l'exclusion de l'allo-érotisme qui existe dès les premières époques, dans la première année de vie elle-même. Pour les filles, le terme sera encore plus trompeur aux yeux de ceux qui soutiennent que le stade le plus précoce de leur développement est essentiellement féminin. Quant à l'ignorance sexuelle censée caractériser la phase proto-phallique, elle est sans doute vraie de la conscience, mais il existe de nombreuses preuves montrant qu'elle ne l'est pas de l'inconscient; et l'inconscient est une partie importante de la personnalité.

J'en viens maintenant à ce que j'appelle la phase deutéro-phallique, celle que l'on entend généralement par le seul terme «phase phallique». La vue A que nous avons discutée ci-dessus tend à regarder la phase deutéro-phallique comme un développement naturel, dans les deux sexes, issu d'une phase proto-phallique, sa direction étant assez analogue dans les deux. La vue B met davantage l'accent sur la mesure dans laquelle la phase deutéro-phallique est une déviation par rapport à la précédente, comprenant à d'importants égards même un renversement de la direction de cette dernière. Cela peut peut-être s'exprimer le plus nettement en disant que l'allo-érotisme hétérosexuel antérieur de la phase précoce est en phase deutéro-phallique, dans les deux sexes, largement transmué en un auto-érotisme homosexuel substitutif. Cette dernière phase serait donc, dans les deux sexes, non tant un pur développement libidinal qu'un compromis névrotique entre la libido et l'angoisse, entre les impulsions libidinales naturelles et le désir d'éviter la mutilation. À strictement parler, ce n'est pas une névrose proprement dite, dans la mesure où la gratification libidinale encore ouverte est consciente, et non inconsciente comme dans la névrose. C'est plutôt une aberration sexuelle et pourrait bien recevoir le nom de «la perversion phallique». Elle est étroitement apparentée à l'inversion sexuelle, manifestement en ce qui concerne les filles. Cette connexion est si étroite que, bien qu'elle ne soit pas strictement liée au but de mon exposé, je me permettrai d'appliquer au problème de l'inversion quelques considérations qui surgissent

du présent thème. Il semblerait que l'inversion soit en essence une hostilité envers le parent rival qui a été libidinisée par la technique particulière d'appropriation des organes dangereux du sexe opposé, organes qui ont été rendus dangereux par la projection sadique. Nous avons vu plus tôt dans quelle mesure le sadisme génital était dérivé du sadisme oral antérieur, si bien qu'il se peut que le sadisme oral que j'ai suggéré à une occasion antérieure être la racine spécifique de l'homosexualité féminine soit aussi celui de l'homosexualité masculine.

Pour éviter tout malentendu possible, je vous rappelle que la phase phallique, ou perversion phallique, ne doit pas être considérée comme une entité définitivement fixe. Nous devons y penser, comme à tous les processus similaires, en termes dynamiques et économiques. Elle montre, en d'autres termes, toutes les variations possibles. Elle varie chez différents individus de légères indications à la perversion la plus prononcée. Et chez le même individu, elle varie en intensité d'une période à l'autre selon les changements actuels dans la stimulation des instances sous-jacentes.

Je ne m'engage pas non plus dans la vue que la phase phallique est nécessairement pathologique, bien qu'elle puisse manifestement le devenir par exagération ou fixation. C'est une déviation du chemin direct du développement, et c'est une réponse à l'angoisse, mais néanmoins, pour autant que nous le sachions, la recherche pourra montrer que l'angoisse infantile la plus précoce est inévitable et que la défense phallique est la seule possible à cet âge. Seule une expérience accrue de l'analyse à des âges précoces peut répondre à de telles questions. En outre, les conclusions ici atteintes ne nient pas la valeur biologique, psychologique et sociale du constituant homosexuel dans la nature humaine; là nous en revenons à notre seule et unique mesure, le degré de fonctionnement libre et harmonieux dans l'économie psychique.

Je me permettrai maintenant de dégager les conclusions qui me semblent les plus significatives.

La première est que la phase (deutéro-) phallique typique est une perversion qui sert, comme le font toutes les perversions, la fonction de sauvegarder quelque possibilité de gratification libidinale jusqu'au moment, s'il vient jamais, où la peur de la mutilation peut être surmontée et le développement hétéro-érotique

temporairement renoncé repris une fois encore. L'inversion qui sert de défense contre la peur dépend du sadisme qui a donné naissance à la peur.

Ensuite, il semblerait que nous ayons des raisons de reconnaître plus que jamais la valeur de ce qui a peut-être été la plus grande découverte de Freud: le complexe d'Oedipe. Je ne trouve aucune raison de douter que pour les filles, non moins que pour les garçons, la situation oedipienne, dans sa réalité et dans son fantasme, est l'événement psychique le plus fatidique de la vie.

Enfin, je crois que nous ferions bien de nous rappeler une sagesse dont la source est plus ancienne que Platon: «Au commencement... mâle et femelle Il les créa.»